

Pourquoi l'Allemagne s'acharne contre Verdun

Sans qu'on puisse préjuger avec certitude le résultat final de la grande bataille qui se poursuit autour de Verdun, il est permis de constater que les journaux allemands se donnent beaucoup de peine pour mentir sur les phases de son développement.

La moralité qui se dégage des commentaires qu'ils télégraphient aux quatre points cardinaux, c'est qu'ils ont un besoin absolu de faire croire à une retentissante victoire et que leur public a été profondément déçu par la lenteur des opérations de leur armée.

La preuve qu'il leur est indispensable d'affirmer le triomphe de la stratégie de leur état-major, c'est qu'ils inventent à plaisir des succès imaginaires, et la démonstration du désappointement que ressent la population de l'empire est dans la puérilité des explications qu'ils lui donnent pour lui prêcher le sang-froid et la patience.

Lorsque, par exemple, après s'être vantés de nous avoir écrasés sous la masse de leur artillerie, ils se flattent d'être en avance sur le programme qu'ils s'étaient fixé et de n'avoir pas eu le plus petit accroissement en quoi que ce soit, ils dépassent les bornes de la plaisanterie au point de provoquer, dans les endroits où leur puissance reste en honneur, que des hautessements d'épaules et des éclats de rire. Et, comme pour mieux établir que leur gouvernement lui-même ne prend pas au sérieux de pareilles fables, toute la Wilhelmstrasse se mobilise, à la veille de la convocation du Reichstag, pour prévenir par un mot d'ordre général les critiques prévues sur l'insuccès des attaques par quatre contre l'héroïque armée qui nous défend.

Si nous faisons ces remarques instructives ce n'est pas que nous considérons l'affaire comme terminée. Nous sommes, au contraire, certains qu'elle continuera, et nous ne sommes pas assez simples pour confondre avec un aveu de défaite les ralentissements forcés qu'elle subit. Nous nous attendons à des manœuvres tout aussi violentes (car il semble difficile qu'elles puissent l'être davantage) que celles du début de l'offensive. Les raisons qui l'ont fait entreprendre sont trop puissantes pour qu'elle s'arrête en ce moment.

Elles sont, à la fois, d'ordre militaire, politique et diplomatique. D'ordre militaire, parce que l'Allemagne a voulu devancer l'action des armées alliées qu'elle savait en préparation et qui lui causait avec raison de vives inquiétudes. D'ordre politique, parce que la situation intérieure de l'empire rend difficile une guerre à longue échéance et peut engendrer les plus graves désordres et les plus dangereuses complications. D'ordre diplomatique, parce que l'opinion des pays neutres évolue, que les Etats-Unis laissent apercevoir leur impatience, que la Roumanie dessine son évolution définitive, que l'accord entre les puissances de la Quadruple-Entente se resserre, et que des fissures commencent à se produire dans la coalition nouée sous l'effort dominant et persévérant parti de Berlin.

Le colonel Feyler publie, à ce sujet, dans le *Journal*, des observations aussi justes qu'intéressantes. Il oppose à l'unité des peuples alliés pour la protection des principes de liberté, représentant des forces intrinsèques et prêts à tout sacrifier pour arriver au but commun qu'ils veulent atteindre, la disparité des Etats réunis sous le sceptre allemand avec des vues et des ambitions particulières. Tout en concédant que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, qui ont des civilisations égales et des conceptions politiques et militaires pareilles, peuvent se grouper étroitement, il relève ce qu'il y a de divergent par rapport à elles dans les espérances des Turcs et des Bulgares, entraînés dans la guerre pour des intérêts spéciaux et n'y figurant que comme des comparses. Il montre combien l'union qu'ils forment est précaire et ce qu'elle pourrait devenir s'ils ne se sentaient pas pleinement rassurés. Que l'étoile germanique pâlisce et la coalition sera vite menacée de s'effriter.

Il faut donc, à tout prix, en y sacrifiant au besoin des centaines de milliers d'hommes, une victoire allemande qui puisse être exploitée aux regards des Orientaux, « plus sensibles que d'autres aux effets colorés ». Verdun a été choisi pour redorer le blason militaire et diplomatique du roi de Prusse. L'armée du roi de Prusse s'acharnera à s'emparer de

Verdun. Mais voyez déjà ce que cet acharnement lui coûte. Ah! si nous avions, comme les Allemands, la manie du bluff et du kolossal, quel parti nous tirerions des monceaux de cadavres qui gisent sur les hauteurs de Douaumont, sur les pentes et dans les ravins des bois de la Meuse! Mais nous nous contentons de répondre à l'œuvre de mort, qu'on poursuit vainement contre nous sans nous abattre ni nous décourager, par les coups meurtriers que nous portons aux hordes qui nous envahissent. Et nous ajoutons à la fierté de notre défense une confiance inébranlable dans son succès.

S. PICHON.

Le Conseil militaire des Alliés

Ainsi que le faisait prévoir l'arrivée, à Paris, du général Porro, sous-chef d'état-major de l'armée italienne, le Conseil militaire des Alliés s'est réuni hier au grand quartier général français.

Les délégués, après une longue conférence, reprendront leurs délibérations.

La Russie était représentée par le général Gilyinsky et l'Angleterre par un général de l'état-major.

Leurs mensonges

L'unique commentaire que la propagande allemande consacre à la bataille de Verdun est une simple paraphrase du communiqué, qui annonçait la prise du village et du fort de Vaux. Il y est dit en outre que les opérations suivent le cours prévu, sont même en avance, et qu'il n'y a pas eu le plus petit accroissement.

Malgré ces assurances destinées à raffermir des espérances chancelantes, le peu de place que tiennent ces commentaires dans l'ensemble des informations de propagande est à lui seul symptomatique.

L'effort allemand attendait un succès rapide

De Zurich à la Stampa :

Une lettre du champ de bataille publiée par les *Münchener Neueste Nachrichten* fait un tableau de l'effort allemand à Verdun. L'auteur faisant voir l'intensité de l'action, il montre que les Allemands devant Verdun s'attendaient à un succès rapide et décisif.

UNE PAUSE

La journée d'hier s'est passée sans aucune attaque d'infanterie dans la région de Verdun. Mais le fait que le bombardement a continué avec une grande violence et que notre artillerie lourde a dispersé des rassemblements ennemis confirme bien les intentions des Allemands de poursuivre leur offensive. Il est évident que s'ils avaient décidé d'arrêter leurs opérations ils n'auraient eu aucun besoin de déplacer leurs troupes sous le feu des canons de l'adversaire. Il ne s'agit donc que d'une pause dans la lutte d'infanterie pour permettre la préparation des attaques imminentes qui seront, sans aucun doute, conduites avec la même énergie sauvage que les assauts précédents.

Toutefois, il est bon de noter que le haut commandement allemand ne paraît pas être très sûr du succès des efforts supérieurs qu'il va tenter. Aussi s'est-il empressé de faire le bilan général des gains réalisés depuis le début de l'offensive contre Verdun, absolument comme s'il considérait la bataille comme terminée. D'ailleurs, ce bilan a été exagéré comme à plaisir pour galvaniser l'opinion publique allemande et influencer les neutres. Les renseignements publiés notamment au sujet des pertes françaises ne correspondent en aucune façon à la réalité. On peut affirmer en effet que nos pertes n'atteignent pas le tiers de celles de l'ennemi. Quant au nombre des prisonniers et des canons pris, ainsi que les communiqués officiels français l'ont déjà établi, les chiffres donnés sont tout aussi inexacts.

En somme, il s'agit là d'une nouvelle manœuvre qui ne doit pas étonner de la part des personnages qui ont annoncé officiellement la prise du fort cuirassé de Vaux et qui, ensuite, pour couvrir leur mensonge, n'ont pas hésité à prétendre que les Français l'avaient repris, alors qu'il est avéré que nous n'avons jamais cessé de le posséder.

Il est possible que la nation allemande, aveuglée, se laisse tromper par ce piège grossier, mais les neutres ne s'y laisseront pas prendre. Ces derniers, malgré toutes les énumérations truquées qu'on veut leur imposer, savent en effet que les Allemands comptaient s'emparer de Verdun après trois ou quatre jours de combat. Ils savent aussi que la bataille en est à la 23^e journée sans que nos ennemis aient pu forcer en aucun point la véritable ligne de défense de la place. Dès lors, toutes les exagérations voulues, tous les mensonges, ne peuvent rien contre l'éloquence d'une patelle constatation.

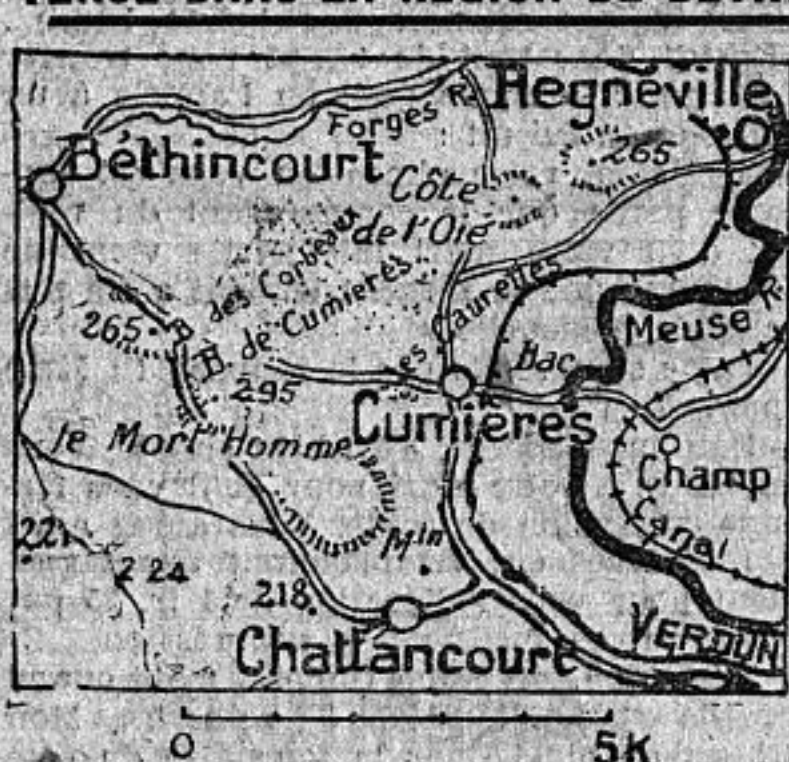
Communiqués officiels

(588^e jour de Guerre)

3 heures soir.

AU NORD DE L'AINSE, la lutte d'artillerie a été très active dans la région du bois des Buttes au Sud de la Ville-au-Bois.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, BOMBARDEMENT ASSEZ INTENSE DANS LA REGION DE BETHINCOURT. SUR LA RIVE DROITE UNE



PETITE ATTAQUE ALLEMANDE A LA GRENADE PRES DU BOIS CARRE (COTE DU POIVRE) A ETE FACILEMENT REPOUSSEE. LE BOMBARDEMENT RESTE VIOLENT A L'EST DU FORT DE DOUAUMONT ET DANS LA REGION DU FORT DE VAUX OU L'ENNEMI N'A FAIT DEPUIS AVANT-HIER AUCUNE TENTATIVE NOUVELLE POUR ABORDER LE PLATEAU QUE SURMONTE LE FORT.

EN WOEVRE, hier en fin de journée, après une préparation d'artillerie, les Allemands nous ont enlevé, au cours d'une attaque, une petite tranchée avoisinant la route d'Etain, au nord d'Eix.

EN LORRAINE, quelques rencontres de patrouilles à l'Ouest d'Arracourt. Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

11 heures soir.

AU SUD DE LA SOMME, nous avons exécuté des tirs de destruction, sur des ouvrages ennemis en face de Maucourt, et entre l'Oise et l'Aisne, sur les organisations défensives de la région de Neuville.

EN ARGONNE, un tir de concentration exécuté sur le bois de Cheppy a démontré plusieurs observatoires ennemis.

DANS LA REGION AU NORD DE VERDUN, AUCUNE ACTION D'INFANTERIE NE S'EST PRODUITE AU COURS DE LA JOURNEE.

LE BOMBARDEMENT A ETE ASSEZ VIOLENT DE PART ET D'AUTRE SUR LES DEUX RIVES DE LA MEUSE. NOTRE ARTILLERIE LOURDE A PRIS SOUS SON FEU DES RASSEMBLEMENTS ENNEMIS DANS LE RAVIN AU NORD DE LA COTE DU POIVRE ET DES BATTERIES ALLEMANDES DANS LA REGION OUEST DE LOUEMONT.

DANS LE BAN-DE-SAPT, nous avons bouleversé les tranchées adverse de la région de Senones.

Leurs meilleures troupes se sont fait écraser

Nous devons suivre cette bataille de Verdun non seulement jour par jour, mais communiqué par communiqué. Ceux des 24 heures écoulées depuis mon dernier bulletin nous annoncent une accalmie dans les attaques d'infanterie, qui paraît marquer la fin du deuxième acte; mais nous ignorons combien d'actes aura ce drame de fureur insensée. Les derniers renseignements nous disent que les assauts de l'ennemi les plus récents, à l'ouest de Douaumont, ont été donnés trois fois par des troupes en colonne par quatre. C'est plus que la négation et le mépris de toute tactique, c'est de la folie pure. Il faut que les Allemands soient, j'entends les chefs, dans un état d'exaspération extraordinaire pour en arriver là. Tout a été repoussé avec de formidables pertes, et c'était bien fait pour cela. Le communiqué signale, sans y attacher d'importance, avec raison, l'enlèvement d'un bout de tranchée en Woèvre, sur la route d'Etain, au nord d'Eix.

Les meilleures troupes de l'armée allemande, les meilleurs contingents, ceux de Poméranie, de Brandebourg et de Posnanie, se sont fait écraser sur ce terrible champ de bataille. On dit maintenant que l'état-major va faire donner la garde. Il n'y a pas à croire que l'attaque de la garde sera plus redoutable que les précédentes. Nous la connaissons, la garde, pour l'avoir culbutée maintes et maintes fois, dans toutes les grandes occasions depuis le début de la guerre; on nous l'a opposée partout comme argument décisif, et partout elle a été battue, alors même qu'elle était réellement la garde, et non pas ce qu'elle est aujourd'hui, un assemblage de pièces et de morceaux les meilleurs, rassemblés d'un peu partout. Je pense que nos troupes ne sont pas plus intimidées par la garde que par tout le reste.

La canonnade, toujours, très vive, no-

tamment sur deux points : vers Bethincourt, sur la rive gauche, et toujours contre le plateau de Douaumont, sur la rive droite, donne à penser que le troisième acte, celui de la garde, puisqu'on nous l'annonce, est en préparation. Quelle que soit la ténacité de l'ennemi, quelle que soit pour lui l'impossibilité de renoncer et de reconnaître un échec dont les conséquences seront graves à tant d'égards, si la troisième poussée, celle de la fameuse garde, a le même sort que les précédentes, je ne vois guère la possibilité pour lui de poursuivre. Mais si cette poussée obtient un avantage, Verdun n'en sera pas en péril pour cela. Le seul résultat sera d'encourager les Allemands à continuer à y perdre du monde.

Général BERTHAUT.

La rentrée du Reichstag

Berne, 12 Mars. — D'après une dépêche de Berlin à la Gazette de Francfort, les chefs de partis au Reichstag ont été invités chez le chancelier pour mardi prochain « à fins d'informations sur la situation politique générale », dit le journal.

En outre, suivant l'habitude établie avant chaque session du Reichstag, depuis l'entrée en fonctions du présent chancelier, la Commission du Conseil Fédéral pour les Affaires étrangères se réunira probablement mercredi, sous la présidence du plénipotentiaire bavarois comte Werthling, pour entendre l'exposé du chancelier sur la marche et l'état de la politique et sur les points de vue qui l'ont dirigée.

La chasse aux munitions

Un prisonnier a assuré que les Allemands se font actuellement réexpédier les munitions qu'ils avaient envoyées en Turquie; une partie retourne en Allemagne.

CHEZ L'OPTICIEN BOCHE



(Dessin de GOTTLOB)

— Vous aussi vous voulez des verres rapetissants ?
— Oui, c'est pour lire nos pertes devant Verdun !

DEUX AVIONS ALLEMANDS DESCENDUS LES PASSAGERS SONT TUÉS

GUYNEMER abat son huitième avion

(OFFICIEL)

Ce matin le sous-lieutenant Guynemer a abattu un avion allemand qui est tombé en flammes dans nos lignes à proximité de Thiescourt. C'est le huitième avion abattu par ce pilote, dont six tombés dans nos lignes et deux dans les lignes allemandes.

Un autre de nos aviateurs a également descendu un avion ennemi dans nos lignes près de Dombasle-en-Argonne.

Les passagers des deux appareils détruits ont été tués.

18 engagements aériens dans une journée

Dans la même journée nos groupes d'avions de combat ont livré dix-huit engagements aériens dans la région d'Etain au cours desquels les adversaires ont été mis en fuite.

Pour la deuxième fois en quelques jours, notre aviation vient de remporter un succès éclatant. Le 8 mars dernier, on annonçait qu'au cours de divers combats, nos appareils avaient affirmé leur supériorité sur les fokkers en en abattant une demi-douzaine et en mettant les autres en fuite. Cet exploit s'est renouvelé, hier, du côté d'Etain, ainsi que l'annonce le communiqué officiel. Notre cinquième arme mérite donc plus que jamais la confiance que la nation a placée en elle.

Les exploits du sous-lieutenant Guynemer

Entre autres, le sous-lieutenant Guynemer poursuit la série de ses prouesses aériennes.

On se souvient que, le 6 février dernier, Guynemer, alors encore sergent, abattait à Frise son cinquième avion. Notre admirable pilote ne s'est pas arrêté en si bon chemin. Voici, en effet, que le communiqué officiel annonce qu'il vient d'abattre son huitième aéroplane ennemi.

Trois avions boches en un mois ! C'est là un joli tableau, dans cette chasse aux pirates de l'air que livrent quotidiennement nos escadrilles. C'est sans doute aussi un record. Et voici que le jeune pilote — il a tout juste vingt et un ans — dont le nom fut révélé pour la première fois, il y a un mois à peine, se place au rang de nos maîtres de l'air.

Le sous-lieutenant Guynemer est le fils d'un commerçant de la région parisienne. Grand, mince, la lèvre supérieure à peine teintée d'une moustache naissante, c'est un garçon modeste, dont les grands yeux noirs expriment à la fois la douceur et la décision.

En mars 1915, il était encore apprenti aviateur et ce n'est qu'à la fin du mois de juin dernier qu'il prit place dans une escadrille du front. Il s'y fit aussitôt remarquer par sa hardiesse et son habileté. Guynemer s'en va seul sur un petit biplan de combat filant 160 kilomètres à l'heure. Son premier exploit date du 5 décembre dernier. Ce jour-là, il abattit son premier avion allemand. Ses succès se précipiteront alors. En quelques jours, les 8, 11 et 14 décembre, il abattit trois appareils ennemis.

Le dernier de ces combats fut particu-

lièrement étonnant. La rencontre eut lieu au-dessus de nos lignes et nos troupes assistèrent angoissées à cet impressionnant duel. On vit tout à coup, comme nous l'avons raconté, l'avion de Guynemer bondir



L'aviateur Guynemer

par-dessus le fokker, l'effleurant de ses roues et le pilote fusiller à bout portant son adversaire. L'avion de Guynemer avait été complètement détruit. Et c'est sur une seule aile que le valeureux pilote avait réussi à atterrir, par un véritable prodige d'adresse.

La grand-mère du jeune héros, qui habite 16, rue François-I^{er}, nous avait dit, au mois de février dernier, toute la joie que lui procuraient les exploits accomplis par son petit-fils, son « bébé chéri », comme elle l'appelle encore. Et elle nous avait rapporté la plus récente conversation qu'elle avait eue avec lui, en décembre dernier, lorsqu'il vint l'embrasser à Paris. « Bonne maman, avait dit Guynemer, je ne serai satisfait que lorsque j'aurai abattu ma demi-douzaine d'avions boches. » La demi-douzaine ! Guynemer court sur sa douzaine tout entière. Satisfait, il doit donc l'être pleinement. Et la France aussi.

Croiseur auxiliaire anglais coulé

Londres, 12 Mars. — L'Amirauté communique :

Le croiseur auxiliaire anglais Fauvette a été coulé par une mine au large de la côte est.

Les pertes sont de deux officiers et douze hommes.

La baisse du mark et de la couronne

New-York, 12 Mars. — La note dominante du marché a été donnée hier matin par la chute sensationnelle du change allemand et autrichien.

Le mark tombe à 72 7/16, et la couronne à 12.63. Ces chiffres équivalent pour le mark à une baisse totale de 24 %, et pour la couronne à une baisse de 30 %.

On interprète ce recul de plusieurs façons. Les professionnels du change affirment qu'il faut, en dehors des faits de guerre, l'attribuer au blocus qui a supprimé presque complètement toutes les exportations allemandes.

On croit cependant que l'Allemagne et l'Autriche ont fait aux Etats-Unis de gros achats, qui leur seront transmis par les neutres.

Le quatrième emprunt allemand

(De notre correspondant particulier)

Genève, 12 Mars. — Le directoire de l'Eglise de la confession d'Augsbourg d'Alsace-Lorraine invite le clergé à user de toute son influence pour que les fidèles et les corporations ecclésiastiques souscrivent largement au 4^e emprunt de guerre. Le directoire relève dans sa circulaire que l'Allemagne ne vaincra que si chaque Allemand fait tout son devoir à l'égard de sa patrie dans le domaine économique. — R.

L'armée serbe se reconstitue

Interview de M. Pachitch

(De notre envoyé spécial)

Gorfoù, .. Mars. — Les opérations prochaines qui vont avoir lieu dans les Balkans seront certainement un des principaux événements militaires de 1916. Du succès de cette campagne peut dépendre plus qu'on ne croit. Nous n'irons pas jusqu'à préciser les espérances de ceux qui savent et dirigent, mais elles sont telles et chacun les verra bientôt si clairement, qu'avant peu les yeux du monde seront de nouveau fixés sur Salonique.

Dans combien de temps ? Cela dépendant pour une partie de la nouvelle armée serbe, j'ai demandé à M. Pachitch, président du Conseil, si ses troupes seront bientôt prêtes à rejoindre l'armée Sarraïl ?

M. Pachitch m'a répondu : — La date où la réorganisation de l'armée serbe sera un fait accompli n'est pas éloignée. Tout le monde travaille de toutes ses forces et ce qui est déjà fait, je vous le dis avec joie, est simplement admirable. On ne peut pas aujourd'hui, dans le tourbillon des événements juger à sa juste valeur l'immense effort qui fut accompli pour évacuer notre armée d'Albanie, et qui s'accomplit encore pour la réorganiser. Dans l'histoire de la guerre actuelle cet effort prendra une place considérable. Et cet effort-là n'aura pas été perdu.

— Vous avez alors toute confiance dans la prochaine campagne des Balkans ? — Toute confiance. Quand nos soldats reverront la Macédoine et qu'on leur dira : « Là, derrière sont vos maisons, vos familles, vos champs ». Ah ! monsieur, de quel élan et sous l'impulsion quel feu partiront nos soldats. Pourquoi penser alors que cet élan sera vain ? Surtout, nous ne serons plus une petite troupe sans moyens et sans alliés, nous serons une aile de l'armée

franco-anglaise qui de jour en jour devient plus forte.

— Ne serons-nous pas Serbes, Français et Anglais, monsieur le président ? Ne pensez-vous pas que la Grèce, enfin convaincue, pourrait aussi à ce moment se joindre à nous ?

— La guerre européenne actuelle touche de si près les intérêts grecs que j'ai le ferme espoir que la Grèce tôt ou tard interviendra.

Ses intérêts tels que les Grecs ne peuvent lui désigner sa place ailleurs qu'à côté de l'Entente. Je sais que l'on fait déjà et qu'on fera beaucoup encore pour l'en empêcher, mais l'instinct grec a été toujours un très sûr guide pour les hommes politiques de l'Hellade et il ne peut les mener qu'à côté de la Serbie.

L'ennemi travaille dans le roc

— Que pensez-vous, monsieur le président, des efforts que font les Autrichiens pour se concilier la population serbe ?

— Les Autrichiens, les Hongrois et les Bulgares font en effet tous leurs efforts pour se concilier notre peuple. Ils n'y réussissent jamais. Il y a quelque chose d'irréconciliable entre ces peuples et nous. Nous-nous-pas, dans le temps, essayé de tout pour être bien avec la monarchie des Habsbourg et même avec la Bulgarie ? Nous nous sommes toujours butés à des difficultés insurmontables. L'esprit de liberté et l'indépendance des Serbes était toujours un obstacle. L'Autriche-Hongrie voulait une Serbie économiquement et par là politiquement subordonnée à elle et la Bulgarie voulait l'hégémonie dans les Balkans. Notre peuple ne l'a pas oublié. Aussi nos ennemis travaillent dans du roc.

— Une chose encore et qui doit sûrement retenir vos préoccupations, monsieur le président. Vos pensées vont du mouvement de descente que les Autrichiens tentent d'effectuer en Albanie ?

— Je pense que les Alliés doivent trop bien comprendre l'importance qu'aurait une avance des troupes ennemies en Albanie et la valeur stratégique du front albanais dans les futures opérations des Balkans pour qu'ils ne prennent pas toutes les mesures en conséquence.

Après la catastrophe de Saint-Denis

Les obsèques civiles de M. Louis Molet, 66 ans, domicilié route de Gonesse, à Saint-Denis, décédé des suites de ses blessures reçues au cours de l'explosion de la Double-Couronne, ont eu lieu hier, à 5 heures.

Une délégation de la municipalité, accompagnant le corps jusqu'au cimetière où il fut inhumé à l'endroit où reposent les autres victimes de la catastrophe. Une couronne avait été offerte par la ville de Saint-Denis.

Deux blessés ont quitté hier, l'hôpital de Saint-Denis, ce sont : Mme Marie Somers, 32 ans, 137 bis, rue de Paris, à Saint-Denis, et M. Henri Dumoussaud, 43 ans, 167, boulevard Voltaire, à Asnières, l'un des employés des magasins du Printemps, qui se trouvait dans l'auto de livraison fortement endommagée.

On croit encore retrouver sous les débris des corps de six militaires qui avaient été détachés au fort et signalés disparus depuis le jour de l'explosion. Ce sont les soldats Midy, Dalfard, Jakobowitch, Jean Morency et le sergent Lemp.

On signale également depuis cette époque la disparition d'un jeune homme de 16 à 17 ans, nommé Étienne Laurent.

Les tramways Saint-Denis-Opéra qui, par suite de l'explosion, avaient dû supprimer leur parcours entre la porte de Paris et le Barrage, point terminus, ont repris leur service complet hier matin.

Des mutilés se sont groupés en société de secours mutuels

Dans un article publié par le Petit Journal, le général Maletier, glorieux mutilé lui-même, conseillait aux mutilés de la grande guerre de se grouper en Sociétés de secours mutuels. Ce conseil judicieux a été immédiatement suivi. Le 24 octobre dernier, se constituait l'Aide et Protection, Société nationale de secours mutuels entre tous les mutilés et blessés de la guerre, dont le siège social est 25, rue Chapoin, à l'École de bijouterie de fantaisie.

Les nouveaux mutualistes, soucieux de retrouver leur place dans la société, et persuadés que c'est par la mutualité qu'ils parviendront plus sûrement à sauvegarder leur dignité personnelle et à se prémunir eux et leurs familles contre les dangers de l'existence, veulent préparer l'avenir en resserrant les liens de fraternelle solidarité nés sur les champs de bataille. Refusant d'être des vaincus de la vie du fait de leur mutilation, ils ont à cœur de mettre en pratique la profonde solidarité sociale dont la paix prochaine verra le complet épanouissement.

Hier, boulevard du Temple, la jeune société tenait sa deuxième assemblée générale pour considérer ce qui déjà été fait et compléter l'organisation de ses services médicaux et pharmaceutiques. Trois cents mutilés environ y assistaient, sous la présidence de M. Lerbourg, assisté de MM. Boudet et Planchon, vice-présidents. Sur la poitrine de la plupart de ces braves, on voyait, fièrement épinglées Médaille militaire et Croix de guerre.

La Mascotte des Poilus

PREMIÈRE PARTIE

LE FOYER DÉTRUIT

XXIV (Suite)

L'auto truquée

— Oui, répond Bricou... c'est l'auto truquée et j'avoue, mon commandant, que j'ai pas eu le temps de la faire transformer en véritable auto. Mais ça va aller, commandant, un petit sourire incrédule, puis s'approche de l'auto.

Nous le suivons et Bricou se met à examiner attentivement la voiture.

Il tourne pendant quelques instants, fait jouer les leviers, soulève les couvercles des coffres, et s'écrie tout à coup :

— Tiens ! voilà qui est bizarre, par exemple !

Et, ce disant, il met la main sur une petite manivelle, dissimulée dans le plancher avant de l'auto. Il prend cette manivelle à deux mains, lui fait faire quelques tours et il y a aussitôt sur les parois de la carrosserie un petit froissement métallique. Nous voyons aussitôt des plaques de tôle peintes en vert qui se développent peu à peu et finissent par recouvrir entièrement les caissons de la voiture.

— Ça, c'est la manivelle, dit-il, ça sert à ouvrir les portes. Ça, c'est la manivelle, ça sert à ouvrir les portes. Ça, c'est la manivelle, ça sert à ouvrir les portes.

Les deux vieilles de Montmartre

Qui, des Halles au sommet de la Butte-Montmartre, ne connaît pas ces deux vieilles, sèches, vides des chiffons les plus hétéroclites, que l'on voit, le matin, rue Cadet, l'après-midi, rue Lepic, vendre des citrons, oignons, aulx, thym, laurier qu'elles ont ramassés ou qu'on leur a donnés aux Halles ?

Tout le monde les appelle Caroline et Marie.

Elles dorment dehors, tantôt rue Lepic, sous un auvent : tantôt rue des Martyrs, sur les marches d'un théâtre ; dans le vestibule d'une banque quand celle-ci est fermée.

Si elles n'ont pas de logement, ce n'est point par misère. Aucun hôtelier ne consent à leur louer de chambre à cause de leur saleté et de leurs parasites. Et les agents, de même, ne les ramassent jamais parce qu'il faudrait ensuite désinfecter le poste où elles auraient dormi. On ne leur dit rien ; seuls, des gendarmes les taquent parfois en criant : Caroline ! Caroline ! Les vieilles, alors, se fâchent et bâtonnent la marmaille... si celle-ci veut se laisser faire.

La légende leur prête un passé fabuleux. Comme elles haragouinent un langage peu commun, on dit d'elles : ce sont d'anciennes danseuses italiennes, espagnoles, turques... elles ont connu l'opulence et roulé carrosse... elles sont riches encore, mais malheureuses.

Tout cela est faux. La vérité sur elles vient de nous être connue parce que, l'autre soir, rue Lepic, la plus âgée a été ramassée sans connaissance et conduite à l'hôpital Bichat, où il fallut bien connaître son état civil. Là, on la baptisa, on l'épousa, puis on la coucha. Il y avait plus de dix ans qu'elle n'avait couché dans un lit, si bien qu'il fallut lui installer des planches pour qu'elle pût dormir accroupie comme elle en avait l'habitude. Elle se nomme Marguerite Cox, née à Saint-Jean-du-Doigt (Finistère), il y a 74 ans.

Sa compagne qui, depuis, erre comme une âme en peine, pleurant et geignant par Montmartre, n'est autre que sa sœur de onze ans plus jeune, Annette Cox. Son nom n'est donc pas Caroline. Marguerite a raconté qu'elle avait été blessée aux Halles d'un coup de poignard, mais nulle trace de ce coup n'a été trouvée sur son corps. Elle ne souffre, en somme, que de faiblesse et de sénilité.

Elles sont venues à Paris vers la trinité et ont été longtemps placées comme domestiques. Pour vivre indépendantes, l'âge venu, elles se sont établies marchandes au panier ayant un petit logement quelque part avec des meubles à elles, mais elles étaient si sales que de partout on les expulsait. C'est pourquoi, philosophes elles ont pris leur parti de se procurer de la vie la plus simple qui soit. Un coin n'importe où pour dormir, l'eau du ruisseau pour se nettoyer le bout du nez, quatre sous de pain, six sous de fromage, un litre de vin ! Avec cela, ignorant peut-être que la France est en guerre, ne sont-elles pas parfaitement heureuses ?

La crise de la Boulangerie

La Gerbe du XVIII^e, nous l'avons dit, cherche le remède à la situation de la corporation qui, dans beaucoup de cas, en arrive à fabriquer du pain à perte. M. Gatouillat, président de la Gerbe, a envisagé une solution qu'il va soumettre à ses collègues, présidents des Amicales de la Boulangerie parisiens, qui représentent les 3.000 boulangers du département de la Seine.

M. Gatouillat nous a dit ce qu'il avait écrit à prendre cette initiative.

— Le Petit Journal l'a parfaitement expliqué l'autre jour, en rendant compte de notre réunion de la Gerbe, avec son article : « Les boulangers vont à la ruine ». Nous n'y allons pas, nous y sommes arrivés, et nous posons le dilemme : ou fermer, ou trouver un moyen d'obtenir nos matières premières à un prix qui nous permette de continuer à boulangier. Il ne peut être question d'augmenter le pain. Il faut donc qu'on nous aide.

« Voici un tableau de nos dépenses : »

« Tous les chiffres en ont été étudiés à la loupe ; vous y voyez que si la boulangerie déjà forte, travaillant sur deux sacs et demi, dépense 230 fr. 73 c. pour en toucher — quand elle les touche ! — 225, celle adossée, dans la moyenne très courante de deux sacs, perd, non plus 5 fr. 73 c., mais 9 fr. 71 c. avec 180 fr. 71 c., contre 180 fr., et qu'enfin la petite maison à un sac et demi dépense 151 fr. 06 c. contre 135 fr. et que celle à un sac soit 111 fr. 46 c. pour recevoir 90 fr., soit 21 fr. 46 c. de perte ! »

« Ne sont pas comptés, en outre : la nourriture, l'entretien du boulangier et des siens. »

« Le Petit Journal a déjà exposé les conditions actuelles de nos achats et mis en regard les tarifs antérieurs. Nous ne demandons pas le charbon à 52 francs ; mais de là au prix de 110 francs en moyenne, il y a de la marge. L'unification des tarifs nous préoccupe également beaucoup. Bref, nous voulons que les plus intéressés d'entre nous, parce qu'ils sont de véritables professionnels, travaillent petitement, soient sauvés du désastre. »

M. Gatouillat espère être aidé dans sa campagne par toute la corporation.

LES TRIBUNAUX

Louche et dangereux Jules Laëser sera expulsé

Devant le tribunal correctionnel de Melun a comparu le nommé Jules Laëser, âgé de 50 ans, hôtelier à Broiles, commune de Bois-le-Roi, inculpé de complicité de vol d'une magnéto dans le garage d'un commandant méhunois. L'arrêt a été prononcé par le tribunal, qui a condamné Jules Laëser à six mois de prison avec sursis, et à l'expulsion de France.

Le procureur de la République, M. Troncy, a déclaré que le défendeur était un individu louche et dangereux, et annoncé qu'il serait l'objet d'un arrêté d'expulsion.

racères des mieux assortis, un matricule nouveau...

Nous sommes émerveillés.

Bricou tout fier d'avoir, comme il dit, découvert la « binasse » continue sa démonstration.

— J'avais flairé l'truc. Mais j'étais pas sûr qu'il était si pratique que ça... Pas étonnant si les espions parvenaient à tant de facilité à dépiétrer les recherches... Si on n'avait pas eu la chance de confisquer leur voiture ils auraient pu continuer à s'en servir jusqu'à perpétuité... mais maintenant y sont brûlés... Quand j'en aurai un tout neuf d'acier et d'inox, j'hésiterai plus... j'm'en irai droit d'sus et j'fais fonctionner l'système... Vous parlez qu'y s'en font une tête, les voyageurs...

Le commandant sourit, amusé par les réflexions de Bricou, puis il nous serre la main à tous trois en disant :

— Allez rejoindre votre compagnie. Si j'ai besoin de vous, je vous ferai appeler... donnez-moi vos noms :

Bricou

Frigolet !

Pinson !

L'officier inscrit nos noms sur son carnet avec, en regard, le numéro de notre régiment, celui de notre bataillon et de notre compagnie, puis il donne l'ordre à des troupiers qui rôdent autour de nous de rentrer sous un hangar l'auto truquée.

— Ah ! j'oubliais, s'écrie soudain Bricou en s'avançant vers le commandant... voilà les papiers et l'livret du chauffeur boche... j'allais partir sans vous les remettre... Y a aussi dans la voiture des habits civils qui pourront p'têt servir de pièces à conviction.

Il salue, fait demi-tour et revient vers nous.

Les martyrs lillois glorifiés

La vie dans la grande cité du Nord sous le régime allemand

Ce fut une manifestation émouvante que celle qui se déroula hier après-midi dans la salle des fêtes de la mairie du 4^e arrondissement. La Ligue des droits de l'homme avait voulu glorifier Eugène Jaquet, secrétaire général de la Fédération du Nord de la Ligue, commerçant lillois fusillé par les Allemands en même temps que trois de ses compatriotes Maertens, Deconinck et Silvére Verhulst qui comme lui, avaient accompli leur devoir de patriotes. Une foule énorme avait tenu à prendre part à cette manifestation, et parmi elle Mme Jaquet et ses cinq enfants, ainsi que la sœur de M. Jaquet et la sœur de M. Maertens.

Autour de M. Ferdinand Buisson, président de la Ligue des droits de l'homme, avaient pris place, les membres du bureau de la Ligue, puis MM. Lebas, maître de Roubaix, récemment en France, après une longue captivité en Allemagne, Desfossez, Degruille, Durrie, Pasqual, députés du Nord, Galli, Bracke, députés de Paris, les dirigeants du comité des réfugiés du Nord, etc.

M. Ferdinand Buisson prit le premier la parole. Il rappela en termes émouvants l'histoire si tragique d'Eugène Jaquet et de ses compagnons, et il dit que la Ligue qui déjà s'était fait un devoir d'honorer le martyre d'Edith Cavell, une chrétienne, avait tenu à glorifier un même titre le libre penseur Eugène Jaquet.

M. Lebas, maître de Roubaix, lui succéda à la tribune. Ce fut surtout, après avoir rendu hommage au courage de M. Jaquet, pour parler à l'auditoire, composé surtout d'habitants des régions occupées, de la vie actuelle des populations, sous le régime allemand. Il donna quelques indications sur le prix de la vie dans cette région, où la viande se paie 12 francs le kilo, le beurre 23 francs le kilo, le sucre 2 fr. 50, les pommes de terre 65 francs les 100 kilos, un œuf 50 centimes. Mais il se plut à dire que malgré les plus pénibles épreuves la population garde la-bas sa confiance en la victoire prochaine. Et il ajouta qu'il fallait lutter à outrance pour obtenir une paix solide. Les Allemands luttent dans un but de domination universelle. Nous combattons, nous, pour la liberté des peuples, et c'est ce noble idéal qui doit nous donner confiance.

M. Verquin, avocat à Lille, rapatrié après plusieurs mois de captivité en Allemagne, après avoir retracé les heures terribles du bombardement, rappela les humiliations auxquelles ont été soumises la population lilloise, humiliations qu'elle subit avec courage.

Après lui M. Lorin, secrétaire général du Comité du Commerce et de l'Industrie, nota cette belle phrase d'une lettre écrite par M. Jaquet à sa femme : « Je pardonne à ceux qui m'ont fait du mal. C'est, dit-il, une parole admirable qui démontre la noblesse d'âme du martyr lillois. »

Dans un discours d'un beau style littéraire, M. Jacomet, procureur général à Roubaix, rentré récemment d'Allemagne, après de longs mois de captivité, fit ensuite un éloge de Jaquet et de ses compagnons et retraça ses souffrances.

Enfin, après quelques mots de M. Martz, qui remercia les orateurs, M. Buisson se fit l'interprète de l'assemblée tout entière pour adresser aux familles des martyrs lillois l'hommage de son admiration, ajoutant que la nation n'oubliera pas leur sacrifice et que nos descendants sauront les honorer dignement.

Ce discours mit fin, à 6 heures, à cette manifestation qui laissa dans l'esprit de tous ceux qui y ont participé un souvenir impréissable.

PROPOS D'ACTUALITÉ

Le cas de M^{me} Dupont

Quand Mme Dupont (appelons-la Mme Dupont pour la commodité du récit) se présente, ce matin-là, chez le percepteur pour toucher son allocation, l'employé lui répondit en lui rendant sa feuille.

— Vous ne touchez plus, Madame, vous êtes rayée.

— Rayée ! s'exclama Mme Dupont. Et pour quel motif ?

— Nous n'en savons rien, répondit l'employé. Mais, tenez ajouta-t-il en lui remettant un petit bulletin portant un numéro et la mention « supprimé », allez à la mairie avec ceci : on vous renseignera.

Mme Dupont s'en fut à la mairie.

— Je voudrais, Monsieur, dit-elle à l'employé du bureau des allocations, en lui remettant son bulletin, je voudrais savoir pourquoi l'allocation m'est supprimée.

— Bien ! Madame, attendez. Nous allons chercher votre dossier.

Mme Dupont attendit une bonne heure...

— Faut-il donc tant de temps pour trouver un dossier ? — Après quoi on l'appela à un guichet et on lui dit :

— Madame, votre allocation vous est supprimée parce que le commandant du régiment dont votre mari fait partie vient de nous aviser que le sergent Dupont a été mis à la solde mensuelle.

— Je ne comprends pas le rapport, fit Mme Dupont.

— Pardon, Madame, c'est bien simple. Vous avez écrit à votre mari pour qu'il vous fasse une délégation de solde. Vous avez ainsi des ressources qui remplacent votre allocation. Vous n'avez plus besoin de la solde par jour, et qui en justifie la suppression.

— Fort bien, dit Mme Dupont, mais j'ai l'air-là cette délégation de solde ?... Mon mari est en plein dans la fournaise du côté de Verdun. En temps ordinaire, mes lettres mettent huit à dix jours à lui parvenir. Elles m'ont mis plus de temps encore en ce moment. Je ne puis espérer une réponse de lui avant un mois. Comment vivrai-je en attendant ? Et puis, s'il est disparu, s'il est prisonnier, s'il est mort quand ma lettre arrivera à son régiment ? Faudra-t-il que je meure de faim ?

Or, le cas de Mme Dupont est celui de beaucoup de femmes de sous-officiers. On leur envoie une allocation avec une promission d'un peu d'argent quand leurs maris sont mis à la solde mensuelle. Ne pouvant attendre que la formalité de la délégation de solde soit accomplie, avant de les priver du modeste secours qui leur assure la vie ?

L'administration qui, d'ordinaire, n'est pas pressée, se montre, en ce cas, bien expéditive, en vérité.

Jean Lecocq.

La chasse aux Boches

Tous les groupements vraiment français ont à cœur, aujourd'hui, de s'émanciper de cette intrusion pacifique et d'avant-guerre, que les Austro-Boches ont pratiquée chez nous, avec tant de méthode.

Hier, c'était le Cercle de la rue Royale qui se débarrassait à son tour, de cette envahissante main mise de l'ennemi. Déjà, au début de la guerre, le grand club mondain avait publiquement rompu avec ses membres boches. Il fallait faire ratifier la mesure par l'assemblée générale. Dire qu'il y a eu unanimité, serait faire injure au patriotisme des membres du Cercle ; il y a eu enthousiasme. Aux Boches, on a joint tous les bochisants : Austro-Hongrois et Turcs.

Et comme pour brûler du sucre après avoir parlé d'ennemis qui ont déshonoré la guerre, le président, dans une allocution très prenante, a rendu un patriotique hommage aux nombreux membres du Cercle disparus dans la grande tourmente.

Les envois postaux aux prisonniers de guerre peuvent peser 1 kilo

Les petits paquets postaux adressés de France aux prisonniers de guerre allemands n'étaient, jusqu'à ce jour, acceptés que jusqu'à un poids de 350 grammes. A l'avenir, d'accord avec la Suisse, l'administration des postes les admettra jusqu'à un poids maximum d'un kilogramme.

Ces sortes d'envois continueront à être exemptés de toutes taxes postales ou autres.

LÉGION D'HONNEUR

Sont inscrits dans la Légion d'honneur au grade de :

Officier. — Le lieutenant-colonel Notal, 419^e.

Le chef de bataillon Marie Winckler, génie. Le capitaine de Carrière de Montvot, 160^e.

Chevalier. — Le chef de bataillon Verhaeghe, 34^e.

Les capitaines : Croette, 90^e ; Harisley, 97^e ; Garnier, 4^e colon ; de Guener, 74^e ; Le Page, 205^e ; de Rodary, 301^e ; Massol, 143^e ; Parlet, 3^e div ; Boissier, 7^e Saut, 381^e.

Les lieutenants : Leliez, 3^e art ; Georges Petit, 103^e ; Marchal, 103^e ; Falloussier, 119^e ; Gaston Fournier, 41^e ; Ferdinand Boissières, 2^e art ; Desorcy, 7^e chas ; Jourdan, 281^e ; Pribil, 74^e.

Les sous-lieutenants : Défossez, 301^e ; Quen, 119^e ; Coisne, 310^e ; Dupont, 381^e ; Chalcom, 317^e ; Ibrahim Ben Mohamed Labidi, 4^e zouaves ; Maurel, 4^e.

Le médecin aide-major Debray, 374^e.

CONTES DU «PETIT JOURNAL»

Les Trois

— Tiens, voilà les « trois », s'écrient les poilus de la tranchée. Qu'est-ce qu'ils vont bien faire aujourd'hui ?

Les « trois » passent, la barbe en broussaille, l'éternelle pipe courbe entre les dents. Ils vont, le dos courbé, le fusil en bandoulière et la canne recourbée bien en main pour sonder la boue et les obstacles.

Comment se sont-ils rencontrés et comment se sont-ils arrangés pour rester ensemble, formant, en quelque sorte, bande à part ? Nul ne saurait le dire. Il y a sans doute des affinités mystérieuses qui rapprochent les âmes d'action et les associent pour mieux résister aux grandes luttes sans merci.

Entre les murailles de terre, où se prépare inlassablement la lutte sournoise, pleine de pièges et d'embûches, leurs qualités de braconniers s'emploient admirablement à débusquer et à surprendre un ennemi toujours invisible. Leurs exploits ne se comptent plus.

S'agit-il de porter la soupe à un poste éloigné, dans une zone dangereuse ? Aussitôt nos « trois » empoignent les grandes gamelles toutes chaudes et déboulent à travers les obstacles les plus impossibles. Rien ne les arrête, ni la boue, ni les fondrières, ni le terrain à découvert où pleuvent les obus.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que nos trois poilus reviennent toujours indemnes de ces randonnées extraordinaires. Cette invulnérabilité les a rendus presque légendaires, et toute la tranchée est fière des trois glorieux inséparables.

Tant de prouesses leur ont valu une liberté relative. On les a autorisés à se loger à leur idée. Aussi ils se sont creusés, sous terre, une cagna, chef-d'œuvre d'ingéniosité pour se préserver des obus.

Or, ce matin, il se passe quelque chose d'insolite : les balles, au lieu de raser les parapets de sacs de terre, viennent en oblique s'enfoncer dans la tranchée. Ce tir plongeur déconcerte les poilus, plusieurs tombent blessés.

D'où vient cette pluie inattendue ? Les avis sont partagés.

Mais arrive le fameux trio. Le plus ancien, qu'on appelle Pillot, examine gravement les traces de balles sur les parois de terre, puis il se retourne, regarde un instant par un créneau le côté boche, et dit tranquillement :

— J'ai trouvé ; nous en ferons notre affaire. Vous autres, garez-vous, car ça va être assez long.

Tout le monde quitte l'endroit par trop dangereux et nos « trois » s'engagent avec précaution dans un étroit boyau à moitié éboulé et qui les rapproche sensiblement de l'ennemi. Ce boyau finit en cul-de-sac formant une sorte d'entonnoir crénelé.

C'est là, dit Pillot, à voix basse ; chargeons à fond les fusils. Toi, Lotin, prends ce créneau à gauche, moi je garde celui du milieu et Paillard se chargera de celui de droite. Vous voyez ce massif d'arbres droit devant vous ? C'est de là que ça part. Y a pas d'erreur, des Boches doivent être en l'air sur les branches, cachés dans les feuilles. Seulement il ne faut pas trahir notre présence et ne jeter que lorsque nous serons sûrs de voir bouger quelque chose.

Ils s'installent en silence, dissimulant leur fusil à plat dans l'étroite ouverture du créneau. Avec une patience d'Apaaches, ils attendent longtemps, les yeux braqués sur ce paisible feuillage immobile dans la tiédeur de l'atmosphère de ce beau jour d'été.

Tout à coup, sur l'arbre qui domine le massif, les feuilles s'agitent en un point, comme si un écureuil sautait d'une branche à l'autre. Lotin tire aussitôt... Quelques feuilles s'envolent seulement... Pillot, à son tour, fait feu : cette fois, une silhouette boche dégringole à terre.

— Il doit y avoir la paire de ces vilains oiseaux, crie Paillard ; feu à volonté !

Nos braves n'ont pas fini d'épuiser leur tir à répétition qu'un deuxième Boche, la tête en bas, traverse les airs à son tour.

Les « trois » sont satisfaits ; seulement, après une pareille fusillade, la riposte ne va pas tarder. A peine ont-ils quitté la place que l'entonnoir est arrosé de balles et d'obus. Mais déjà nos malins sont loin.

Et une fois de plus, c'est un retour triomphal dans la tranchée qu'ils ont si souvent illustrée par leurs exploits. Comme toujours, un seul cri les accueille : Bravo les « trois » !

Jean d'Issoire.

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

Belgique bat France, 4 à 1. — Le temps avait favorisé hier, après-midi, le grand match de la saison. Aussi, de très nombreuses équipes étaient apparues sur le terrain de la rue Olivier-de-Serres, les deux belles équipes représentatives de France et de Belgique. La partie fut magnifique et, dès le début, l'équipe belge affirma une supériorité qui devait finalement lui donner la victoire par 4 buts à 1.

L'équipe belge fut la meilleure dans toutes les lignes et « Joua remarquablement. Côté français, l'avant Bard et le trio défensif : Cousinard, Huot et Harot, furent les seuls vaincus à la hauteur de la situation.

Dans la première mi-temps les Belges marquèrent 2 buts réussis par Vertz. Les deux autres buts étrangers furent marqués dans la deuxième demi-temps par Vertz et Baluy. Bard sauva l'honneur pour les Français vers la fin de la partie.

Ce match, joué en présence de M. Bastin, conseil général de Belgique, fut arbitré par M. Scamoni, arbitre officiel de la Fédération italienne. La recette fut de 2.600 francs.

Autres matches. — Voici les autres résultats intéressants de la journée d'hier :

Challenger de la Fédération des Patrons, à Etoile des Deux-Lacs bat Patronage Olier, par 4 buts à 3, gagnant ainsi le challenge de l'Union Régionale de la Seine.

Esperance de Versailles bat J. S. Clodoaldien, forfait.

Challenger de la Fédération des Patrons, de moins de 18 ans, à Coëtivy de Saint-Victor bat Michael Club, 5 buts à 1.

A l'Henriette : C. A. Société Générale bat Hirondelet, 4 à 1. — Etoile des Deux-Lacs bat Patronage Olier, 4 à 3. — S. A. Parisienne bat Gallia Club, 4 à 0. — E. S. Parisienne bat S. A. de Pantin, 5 à 1. — Club Français bat A. S. Française, 3 à 1. — Army Service Corps bat Jeunesse Athlétique de Saint-Ouen, 3 à 0.

FOOTBALL RUGBY

Les résultats officiels d'hier. — Coupe Nationale : Sporting bat Paris Université Club, 20 points à 0.

Saint Français bat C. A. de la Société Générale, 10 à 0.

Coupe de l'Avenir (junior). — Stade Français (A) bat Sporting, forfait.

MARCHE

Neuf nouveaux brevets. — Le Comité d'Education Physique organisait hier son deuxième brevet manuel de la nouvelle épreuve. Le brouillard glacial de la nuit et les routes détrempées ne prédisposaient pas à une randonnée aussi importante ; aussi le nombre des partants fut-il restreint. Neuf marcheurs terminèrent, à 3 h. 25, au Vélodrome du Parc des Princes, la nouvelle épreuve du défilé imposé de 7 heures, après avoir passé par Saint-Germain et Versailles. Le départ avait été donné à 8 h. 1/2 du matin.

Voici les noms des nouveaux brevetés : Bouchoe, Barvian, Collinbail, Clément, Cognard, Gallot, Landolfi, Nahais, Voisard.

COURSE A PIED

Critérium du C. E. P. — Sixième épreuve sur un longueue avec élan, disputée hier matin au Vélodrome du Parc des Princes :

Catégorie de plus de 19 ans. — 1. Combier, 5 m. 30 ; 2. Delalande ; 3. Morel, etc.

Catégorie de 16 à 19 ans. — 1. Durandean, 5 m. 30 ; 2. Pochet, 5 m. 20 ; 3. Vacher, 5 m. 18, etc.

Catégorie de moins de 16 ans. — 1. Defontenay, 4 m. 57 ; 2. Grellety ; 3. Chuat, etc.

ESRIME

Combat à la balonnette. — Poulx disputé hier au lycée Condorcet, entre « Bleus » de la classe 1918 ou récupérés : 1. Pothier ; 2. Kummer ; 3. Crougnieux ; 4. Barabino ; 5. Besson, etc.

Le concours de la corniche. — Les épreuves d'escrime des candidats à Saint-Cyr auront lieu, à la salle Rouleau, le dimanche 9 avril, à 2 heures.

CYCLISME

Le Championnat d'Hiver. — L'Amical Club Popincourt organisait, hier matin, au Palais des Sports, un Championnat d'Hiver qui consistait en une course d'une heure, dont voici les résultats :

1. Ours, 38 kil. 500 ; 2. P. Mayer ; 3. Johay ; 4. Barth ; 5. Peresse ; 6. Hiff ; 7. Trebis ; 8. Pouchot, etc. Ours prend un tour à ses concurrents.

Classement général à ce jour : Hiff, 27 points ; Ours, 30 ; Pouchot et Mayer, 31 ; Johay, 32 ; Barth, 33, etc.

Dimanche 19. — Cyclisme et dernière épreuve de course par éliminations.

Après le championnat, la neuvième épreuve du Prix René Michel, 2.500 mètres, fut gagnée par Ours, battant Bonhomme et Chailion. Sont qualifiés pour disputer la finale, le 19 mars, les suivants : Hiff, Mantel, Huet, Pouchot, Johay, Mayer, Fortier et Ours.

Villiers-Jossigny et retour. — Cette épreuve de 35 kil., organisée hier matin par l'Union Vélocipédique Parisienne, a été gagnée par Ch. Renaud, en 1 h. 4 ; 2. Hautin, à 2 longueurs ; 3. M. Renaud ; 4. Victor Jean ; 5. R. Hiff, etc.

Grand Prix de cross cyclo-pédestre. — La Société des Courses organisait, hier après-midi, son 5^e Grand Prix de cross cyclo-pédestre dans les bois de Meudon, sur 18 kilomètres. Résultats :

1. Simon, 35 minutes (V. C. Parisien) en 1 h. 35 ; 2. F. Chéron, à 30 mètres ; 3. Chassagnard ; 4. Coué ; 5. Barry ; 6. M. Nonry ; 7. Achardjames ; 8. Baron ; 9. Pères, etc.

Échos et Nouvelles

Le Conseil National des Femmes françaises, présidé par Mme Jules Siegfried et Mme Pauline Kergomard, a demandé au ministre de l'Instruction publique que les lycées et collèges de jeunes filles inscrivirent à leurs programmes un enseignement secondaire régulier et complet, réparti sur plusieurs années. Ainsi les femmes seraient-elles préparées à s'acquitter de toutes fonctions littéraires, scientifiques ou universitaires.

Pour la troisième fois, l'Éclair est suspendu. Il s'est vu infliger cette fois une suspension de 4 jours.

le moment, je suis très occupé avec cet officier allemand que l'on vient d'arrêter... On a saisi sur lui des papiers et des ordres du plus haut intérêt et il faut que je le fasse parler à tout prix...

Nous quittons le capitaine et allons retrouver les copains.

Nous avons de la peine à le découvrir, car on l'a envoyé en première ligne où ils occupent un entonnoir récemment creusé dans le sol par une marmite boche.

Pendant que nous roulons sur les routes, il y a eu deux attaques allemandes suivies de notre part de deux charges furieuses qui nous ont rendus maîtres de cent mètres de tranchées.

Dépendant, l'affaire a été rude. Le sergent Raffin a été blessé assez grièvement et notre brave ami Charançon, enseveli sous un abri, n'a dû son salut qu'à la prompte arrivée des camarades qui l'ont immédiatement déterré.

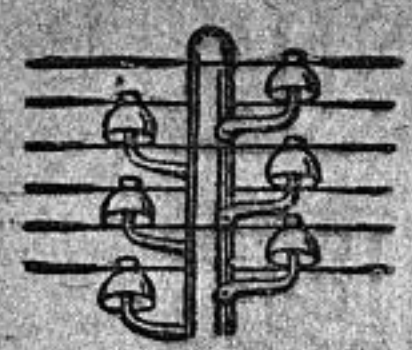
Charançon en sera quitte pour une forte courbature, mais il ne paraît pas le moins du monde ému de cet accident, qui aurait pu lui coûter la vie.

— Bah ! nous dit-il, ce sont les aïeux de la guerre... En l'année, j'avais fait l'escrime de ma peau... Bien qu'elle vaille pas cher, j'y t'rais beaucoup d'autrefois, mais à présent j'ai la dommaine bien tout d'habitude et j'ai sûr que ça puisse nous assurer la victoire sur toute la ligne.

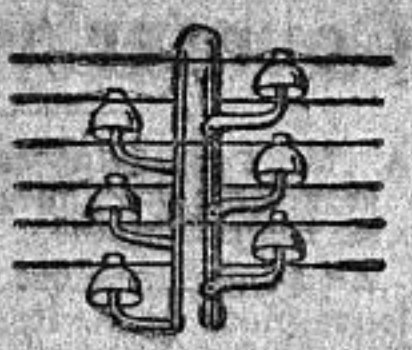
Chaulin et Marcellin, qui se sont tirés de la fournaise sans une égratignure, se montrent d'une gaité folle.

ARNOLD GALOPIN.

(La suite, à demain)



DERNIÈRE HEURE



POUR VERDUN

La bataille de Vaux

Le village encombré de cadavres allemands

Bien que les pertes allemandes dans les combats d'Hautmont, d'Herbebois et de Douaumont pendant la première phase de la bataille de Verdun, aient été considérables, elles ne sont rien comparées avec les effroyables hécatombes qui ont été la caractéristique des combats de la semaine dernière.

On peut dire sans exagération que, dans le bois des Corbeaux, chaque arbre est entouré de monceaux de cadavres, et sur les pentes de Bethincourt aussi bien que sur celles de Vaux, ce sont des grappes entières d'hommes qui ont été littéralement massacrés.

Pendant la nuit de vendredi à samedi, la rue du village de Vaux fut barrée de tous les cotés et minée dans différents endroits, tout un réseau de fils de fer barbelé fut installé, obstruant toute espèce de passage entre les maisons. Ces derniers furent consolidés au moyen de murs formés de sacs de ciment, percés de meurtrières permettant d'installer des mitrailleuses. De plus des batteries de montagne renforçaient la position.

Corps à corps acharnés dans les rues

La défense des Français fut si parfaitement établie et cachée à l'ennemi que celui-ci, en dépit de ce qu'il avait déjà, à deux reprises différentes, atteint la rue du village et combattu dans des corps à corps acharnés, il avait finalement rebouté par des contre-attaques les Français sans avoir pu se rendre compte où se trouvaient les points essentiels vicaux de la ligne de défense.

Après une demi-heure de répit, les Allemands organisèrent un assaut contre la position française située dans l'église même du village.

Des renforts furent envoyés ainsi que deux compagnies de génie pour consolider la position au moyen de sacs de sable. Le commandant français se trouvait en face d'un ennemi supérieur en nombre. D'autre part, le rideau de feu terrifiant des Allemands rendant une contre-attaque difficile, il retira ses éléments avancés qui risquaient d'être éliminés.

Lorsque les régiments prussiens renouvellèrent l'assaut, ils purent, avec des sacrifices énormes d'hommes arriver jusqu'à l'église, mais ils ne purent aller plus avant. Cinq fois ils tentèrent d'emporter d'assaut ce qui restait de l'église, mais chaque fois les mitrailleuses et les canons de montagne des Français décimèrent leurs rangs.

En résumé, après quatre jours d'un combat acharné sur le terrain des monceaux et des monceaux de cadavres. — (Daily Mail.)

A BARCELONE Allemands et Roumains en viennent aux mains

Madrid, 12 Mars. — Les journaux rapportent qu'à Barcelone plusieurs Allemands et Roumains se sont disputés au sujet de la guerre dans un cabaret, une rixe s'en est suivie au cours de laquelle il y a eu trois blessés.

La police a opéré huit arrestations.

Le Portugal et les Alliés acclamés au Brésil

Rio-de-Janeiro, 12 Mars. — La déclaration de guerre de l'Allemagne au Portugal cause une vive émotion dans l'opinion publique et elle augmente profondément la sympathie pour les alliés.

Le journal *Ribocha*, commentant la déclaration de neutralité, écrit : « Non, nous ne sommes pas neutres et nous faisons les plus ardents vœux pour la victoire du Portugal et des alliés et pour que ce vœu devienne une réalité. L'immense majorité des Brésiliens fera tout ce qu'elle pourra aussi bien au point de vue moral que matériel. »

Ce soir, des manifestations enthousiastes ont eu lieu. Un grand nombre d'habitants ont parcouru les rues en acclamant le Portugal au milieu de chants patriotiques.

Le prince héritier de Serbie et M. Pachitch à Rome

(De notre correspondant particulier)

Modane, 12 Mars. — Demain arriveront à Rome, venant de Confon le prince héritier de Serbie, et M. Pachitch, premier ministre.

Après deux jours de séjour, pendant lesquels ils verront les membres du gouvernement italien, ils repartiront pour Paris. — M.

Les nouveaux commandants des armées roumaines

Berne, 12 Mars. — D'après un télégramme de Bucarest à la Gazette de Francfort les nouveaux commandants des trois armées roumaines seront nommés le 14 avril prochain. Ce sont les généraux Alexandre Averesco, Cotesco et Présan.

Hydroplane chassé de la côte anglaise

Londres, 12 Mars. — Un hydroplane allemand, dit une note officielle britannique, a tenté de s'approcher, hier, vers midi, de la côte anglaise.

Un aéroplane de Douvres s'est immédiatement porté à la rencontre du pirate et l'a obligé de s'enfuir précipitamment dans la direction de la Belgique. — (Daily Mail.)

CHEZ LES BOCHES

Un des fils du Kaiser se marie

Genève, 12 Mars. — Hier samedi, a été célébré au château de Bellevue, près de Berlin, avec un cérémonial simplifié en raison de l'état de guerre, le mariage du prince Joachim de Prusse et de la princesse Marie-Augustine d'Anhalt en présence de l'impératrice, du duc et de la duchesse d'Anhalt et des proches parents.

Le Kaiser rentre à Berlin

Amsterdam, 12 Mars. — Le Kaiser est attendu à Berlin lundi ou mardi.

Pour satisfaire l'opinion publique allemande

Berne, 12 Mars. — A la prochaine session du Reichstag, sera présenté un projet de loi abaissant de 70 à 65 ans l'âge où le droit à la pension sera acquis aux assurés sur la vieillesse. Ce projet répond à un vœu exprimé depuis longtemps par le Reichstag. On a tenu à le réaliser malgré le temps de guerre.

Le peuple bulgare s'aperçoit qu'il fut dupé

Athènes, 12 Mars. — Selon les dires de déserteurs bulgares qui se sont rendus aux autorités militaires grecques, l'armée bulgare aurait été terriblement éprouvée par la dernière campagne contre les Serbes et les Alliés.

Il n'y aurait dans la région de Monastir qu'un régiment allemand et deux régiments bulgares et la mésintelligence la plus complète régnerait entre eux. D'ailleurs, selon les mêmes renseignements, le peuple bulgare commencerait à se rendre compte qu'il a été dans cette guerre la dupe des Autrichiens et des Allemands qui ont fait couler le sang bulgare pour épargner celui de leurs propres soldats et n'ont jamais songé qu'ils leurs propres intérêts.

Ces déserteurs étaient misérablement vêtus et paraissaient avoir beaucoup souffert de privations et de manque de nourriture.

Les torpillages de la "Louisiane" et du "Silus"

(De notre correspondant particulier)

Le Havre, 12 Mars. — Au sujet du torpillage de la transatlantique la *Louisiane* et du trois-mâts norvégien *Silus*, on déclare que le sous-marin allemand naviguait bien en surface. D'après les indications données par les matelots américains qui faisaient partie de l'équipage du trois-mâts *Silus* à leur conseil, lequel s'est exprimé de s'inquiéter de leur sort, — il est bien établi que les deux torpillages ont été faits sans aucun avertissement. Ces matelots américains sont : John William van Galen, 18 ans, originaire de Boston (Massachusetts) ; Charles Cunliffe, 19 ans, de Norwalk (Connecticut) ; Henry Nonahan, 22 ans, de Boston ; Sam Sullivan, 18 ans, d'Atlantic City (New-Jersey) et John Hartman, 18 ans, de Philadelphie. Ils ont tous été hospitalisés par les soins du consul de Norvège, sauf le dernier qui, contusionné sur diverses parties du corps, ainsi que nous l'avons annoncé, a dû être transporté à l'hospice général.

L'enquête américaine

Washington, 12 Mars. — M. Lansing, secrétaire du département d'Etat, a pris le cas d'Amérique au Havre d'obtenir des déclarations sous serment, des survivants américains du *Silus*, afin d'établir si le bâtiment a été coulé par une mine ou torpillé.

Tamponnement en gare de La Loupe

7 morts. — 53 blessés

Courville, 12 Mars. — Le train B 6 venant du Mans qui stationnait en gare de La Loupe (Eure-et-Loir) a été tamponné par un train de marchandises, deux voitures ont été brisées ; il y a 7 morts et 53 blessés.

Les blessés les plus gravement atteints ont été transportés à l'hôpital de Chartres ; les autres ont été répartis dans les hôpitaux de la Loupe.

A la direction du réseau de l'Etat

La note suivante nous a été communiquée par la direction des Chemins de fer de l'Etat : « A la suite de circonstances qui n'ont pas pu être encore précisées, mais où l'existence d'un épais brouillard semble avoir joué un rôle important, le train omnibus de Brest à Chartres a été rejoint et tamponné cette nuit à La Loupe par un train de marchandises qui se gare normalement à la station précédente pour le laisser passer. Le train omnibus avait à manœuvrer à La Loupe pour prendre une rame de wagons. C'est pendant cette manœuvre que la collision s'est produite. »

Une expédition défensive américaine au Mexique

Washington, 12 Mars. — Les journaux annoncent que la colonne devant chasser les bandits mexicains a commencé ses opérations ce matin de bonne heure, sous les ordres du général Pershing.

On annonce officiellement que trois régiments de cavalerie ont reçu l'ordre de se rendre immédiatement à la frontière pour remplacer ceux qui avancent à l'intérieur du Mexique.

Le ministre de la Guerre déclare qu'il est seulement question d'une expédition défensive.

3.000 mètres de roches glissent entre Nice et Monaco

Nice, 12 Mars. — Un glissement de terrain s'est produit sur la route de Nice à Monaco au Cap d'Ail.

3.000 mètres cubes de rochers ont obstrué la voie du chemin de fer et la route.

Un service de transbordement a été établi.

La circulation sera rétablie dès demain.

FAITS DE GUERRE

Malgré 10 mètres de neige les Italiens font preuve d'une heureuse activité

(Communiqué officiel italien)

Rome, 12 Mars. — Dans la zone la plus élevée du théâtre des opérations, l'activité de nos troupes a continué à être entravée par des intempéries persistantes. La hauteur de la neige dépasse dix mètres, dans certaines localités.

L'action de notre artillerie a été intense et efficace le long de tout le front de l'Isonzo moyen jusqu'à la mer. Quelques parties des lignes ennemies ont été endommagées, les défenseurs en ont été délogés et battus ; les batteries ennemies ont été, en plusieurs endroits, réduites au silence.

Pendant les arrêts du tir de l'artillerie, notre infanterie sur les hauteurs couchées de neige ou sur les pentes boueuses, a attaqué les positions ennemies et les a bombardées avec des grenades à main. Des détachements ennemis, accourus en renfort, ont été l'objet de tirs ajustés de notre artillerie et des rafales de mitrailleuses.

Signé : CADORNA.

Communiqué officiel russe :

Petrograd, 12 Mars. — Près de Bersenovo, l'ennemi a tiré avec des boulets de gros calibre sur nos tranchées.

En Galicie, sur le Dniester, nos éclaireurs ont attaqué le village de Latach et, malgré un violent feu de l'adversaire, ont enlevé ses tranchées.

Mer Noire. — Le 9 mars, deux de nos torpilleurs en reconnaissance dans les parages de Varna ont été attaqués par des sous-marins ennemis ; le torpilleur Lieutenant-Pouchkine a sauté ; une partie de son équipage a été sauvée par l'autre torpilleur.

En Perse. — Nous avons occupé la ville de Kerind, dans la direction de Bagdad.

[Korind en Kerend est une ville de la province d'Ardabil, dans la Perse occidentale. C'est le chef-lieu de plusieurs tribus kurdes. Elle est située à environ 200 kilomètres de Bagdad.]

Communiqué officiel britannique :

Londres, 12 Mars. — Communiqué britannique du front occidental. — L'ennemi a fait exploser quatre mines près de la redoute de Hohenzollern ; ces explosions ont été suivies d'un combat à la grenade. Nos pertes ont été très faibles. Nos tranchées sont très peu endommagées.

L'ennemi a bombardé nos tranchées dans le voisinage de Loos et au bois de Grenier.

Il y a eu une vive canonnade réciproque autour d'Ypres.

Communiqué officiel belge :

Actions d'artillerie de forte intensité sur tout le front de l'armée belge. Lutte à coups de bombes au sud de la Maison du Passeur.

Préparatifs militaires russes en Bessarabie

(De notre correspondant particulier)

Modane, 12 Mars. — Le correspondant du Secolo à Bucarest dit que les préparatifs militaires russes sont poussés avec une grande activité dans toute la Bessarabie.

De nouvelles troupes arrivent sans discontinuer par voie fluviale jusqu'à Reni. De là, elles sont envoyées dans une localité de concentration près de la voie ferrée.

Afin d'éliminer toutes difficultés possibles, pour le trafic, la Russie a été la construction en Bessarabie de trois nouvelles grandes voies ferrées, entre Kilia, Bolgrad, Ismailia, Reni, Kiseinev et Lipcani.

Les aviateurs russes annoncent de grandes concentrations de troupes autrichiennes aux environs de Czernowitz. — M.

L'artillerie italienne redevient active

Rome, 12 Mars. — Le *Giornale d'Italia*, la *Tribuna* et le *Corriere d'Italia* signalent qu'il y a eu hier une vive reprise de l'activité de l'artillerie italienne sur tout le front de l'Isonzo. Malgré le brouillard et la pluie, la canonnade est devenue très intense, surtout entre midi et quatre heures de l'après-midi, bouleversant les œuvres de défense ennemie et dispersant les renforts accourus.

L'artillerie ennemie a répondu, d'abord faiblement, ensuite, avec plus d'intensité. Il y a eu aussi de petites actions d'infanterie.

Dans la zone montagneuse, les très manœuvres temps et les avalanches n'ont pas empêché les hardies actions des patrouilles italiennes.

Le rajeunissement des cadres dans la marine

Par application de la loi du 6 mars 1916 sur le rajeunissement des cadres de la marine, les contre-amiraux de Ramoy de Sugny, Ylier, Pradier et Papax sont placés dans la deuxième section de l'état-major général de la marine.

Accident d'aviation

(De notre correspondant particulier)

Etampes, 12 Mars. — Hier soir, le maréchal des logis Clément, détenteur de son brevet de pilote aviateur militaire depuis huit jours, montait un biplan militaire sur l'aérodrome de Villesauvage et se trouvait à une hauteur de 200 mètres, lorsque tout à coup l'appareil piqua et vint s'abîmer verticalement sur le sol.

Le malheureux aviateur fut retiré les membres brisés des débris de l'appareil. Il avait été tué sur le coup.

Le maréchal déménageur

L'ancien chauffeur était officier boche

(De notre correspondant particulier)

Berne, 12 Mars. — Un des principaux « maîtres de forges » de ... mobilisé depuis le début de la guerre et récemment enchargé d'une mission en Suisse, a reçu la visite d'un de ses ingénieurs-électriciens, de nationalité suisse, qui a pu obtenir un passeport des Allemands et regagner son pays natal. L'ingénieur suisse a rapporté d'intéressants renseignements sur la manière dont les Allemands se sont comportés à ... au moment de l'occupation.

Aussitôt que la ville eut été évacuée par nos troupes, le kronprinz y fit son entrée, accompagné du vieux feld-maréchal von Haeseler, l'ancien commandant du corps d'armée de Metz, bien connu pour son étrange visage de vieille femme ridée, pour ses grosses plaisanteries de soldat et pour la haine féroce dont il nous honore. Le feld-maréchal s'installa dans la villa du maître de forges, qui était vide, le propriétaire étant mobilisé, tandis que sa famille se trouvait en Suisse. Haeseler inspecta minutieusement toutes les pièces, et s'intéressa particulièrement aux deux chambres des enfants, qui étaient pleines d'une énorme quantité de jouets. Il donna l'ordre d'emballer soigneusement tous ces jouets, et de les transporter au château de Stenay, où il comptait résider pendant les semaines suivantes. « Ces jouets, dit-il, sont de très bon goût ; ils feront plaisir à mes petits-enfants. »

Plus tard, le riche mobilier de la villa fut entièrement déménagé et transporté en Allemagne. Le feld-maréchal avait quitté ... depuis longtemps, et n'était pour rien dans cette mesure. Mais il avait donné l'exemple, et montré à ses subordonnés quels sont les usages de la guerre en pays conquis — tout au moins dans l'armée du kronprinz.

En même temps que le maréchal Haeseler s'était présenté un capitaine allemand, qui avait fouillé la villa de fond en comble pour trouver le propriétaire. Les domestiques, rudoyés par cet officier, reconnurent un ancien chauffeur de la maison, qui pendant longtemps avait dîné avec eux à l'office. « Je l'avais engagé, me dit le grand métallurgiste, deux ans avant la guerre, au cours d'un voyage sur les bords du Rhin. » A Heidelberg, mon chauffeur français s'était cassé un bras. Une agence allemande se chargea de me procurer un remplaçant, me fit attendre quelques jours et m'envoya un chauffeur allemand qui avait bonne allure et parlait fort bien le français. Mon voyage terminé, je me fis ramener à ... et gardai cet homme chez moi jusqu'à la griserie de mon chauffeur ordinaire. Jamais nous n'avons eu à son sujet le moindre soupçon, et l'imaginaire l'effacement de mes gens quand ils ont reconnu ce camarade d'avant-guerre. »

L'ingénieur suisse raconte que les forges de ... qui occupaient avant la guerre des milliers d'ouvriers, sont maintenant silencieuses et désertes. Les Allemands avaient en l'intention de les faire marcher à leur profit ; mais ils n'ont pas trouvé la main-d'œuvre nécessaire. Seule fonctionne la station électrique, dont le courant est employé exclusivement à l'éclairage de la Kommandantur, des casernes et des bureaux allemands. Les habitants de ... s'éclairaient avec du pétrole, qui est hors de prix, ou avec des chandelles ; mais ils supportent bien d'autres privations sans que faiblisse leur courage ni leur espérance.

La santé du général Gallieni

Le général Gallieni, ministre de la Guerre, est toujours indisposé et il a besoin de quelques jours de repos.

Il y a quelques jours un lecteur me demandait mon opinion sur l'homéopathie. Je n'ai d'opinion sur rien, en matière de médecine, car tout traitement, sauf rares exceptions, est une arme à deux tranchants, c'est-à-dire qu'en raison même de son action sur l'organisme, s'il fait beaucoup de bien, il risque en certains cas de faire du mal. Chaque peut et doit essayer des méthodes, des remèdes avec prudence et discernement, car un simple verre d'eau clair sera nuisible à un estomac rebelle aux liquides et au froid.

C'est dit, et dit surtout pour affirmer une fois de plus mon indépendance, mon impartialité, je vais donner satisfaction à un groupe d'abonnés parmi lesquels des hommes, des mères de famille, curieux de connaître mon avis à propos de l'électricité médicale.

Il est assez net, cet avis, en ce sens que l'électricité, agent naturel et d'application externe, ne fera de mal en aucun cas si intelligemment employée par des courants très doux, on écarte les fâcheux procédés d'autrefois, brusques, violents, dont les secousses ébranlaient le malade, et souvent assaillaient ses maux.

Récemment un des plus illustres professeurs de notre temps, le docteur Pozzi, proclamait au Grand-Palais, en présence de nos grands blessés, que « tous ceux dont les membres atrophiés, ankylosés, refusent le service, seront guéris, rendus à l'état normal par l'électricité et le massage. »

Tous les médecins partagent la confiance absolue du maître ? Seul un référendum nous l'apprendrait. Sans y recourir, on peut affirmer que l'immense majorité du corps médical est favorable à l'électricité, parce que celle-ci en régularisant, en rétablissant la circulation du sang, régularise aussi la nutrition de tout l'organisme, supprime toutes les maux ayant pour cause le ralentissement de cette circulation, et en revivifiant les muscles, les nerfs, rend l'élasticité naturelle aux membres qui l'avaient perdue par suite de chocs, blessures ou rhumatismes.

J'enrage ceux qui me lisent à s'éclairer sur l'électricité Médicale, et en particulier sur la méthode E. C. V. (Electro-Chimique-Vasculaire) de Ch. Chardin, qui depuis environ douze ans a obtenu des résultats étonnants, confirmés d'une façon péremptoire pendant la guerre. D'application facile, chez soi, cette méthode relativement peu coûteuse, est expliquée gracieusement, 5, rue de Châteaudun, ou par correspondance.

Il est bon de s'instruire à toutes les connaissances, d'accroître l'expérience qu'on possède... expérience dont je me regrette si souvent de constater l'absence même chez les personnes qui ont étudié, mais sans voir plus loin que le livre. Je veux citer ce cas : — Un jeune homme, appartenant à une famille très aisée, perd ses lunettes de « myope » en combattant. — Désolation ! — Sa mère lui envoie les siennes propres, lunettes de presbytie ! — apprend que naturellement elles lui sont inutiles. Et la bonne dame jette à tous des vents ses lamentations : « Comment faire, mon Dieu... » Ce qu'il faut faire, c'est d'abord de ne pas ignorer que les myopes ne sont pas des presbytes, et puis envoyer au pauvre soldat une demi-douzaine de lunettes de différents « numéros ». Dans le nombre il trouvera ce qui lui convient.

Cousine Jeanne.

BOITE AUX LETTRES

Mme A. L. LACRIZ : Lettre transmise à Elzévir. N'écrit pas de ma compétence.

D. S. : La « Poudre Capillus » recolora à sec et sur-le-champ les cheveux gris. M. F. L. 20, rue Nivola, T. R. du 4-Septembre. Cr. initial.

ABONNÉ CANTANTE : J'ai dit bien des fois qu'il n'y a qu'un bon dépilatoire, ou l'électricité. Le premier d'usage courant : la seconde : opération assez délicate.

Allice G. : Si vous n'avez pas de nous une adresse, vous auriez reçu le renseignement désiré.

BOITE AUX LETTRES

Mme A. L. LACRIZ : Lettre transmise à Elzévir. N'écrit pas de ma compétence.

D. S. : La « Poudre Capillus » recolora à sec et sur-le-champ les cheveux gris. M. F. L. 20, rue Nivola, T. R. du 4-Septembre. Cr. initial.

ABONNÉ CANTANTE : J'ai dit bien des fois qu'il n'y a qu'un bon dépilatoire, ou l'électricité. Le premier d'usage courant : la seconde : opération assez délicate.

Allice G. : Si vous n'avez pas de nous une adresse, vous auriez reçu le renseignement désiré.

BOITE AUX LETTRES

Mme A. L. LACRIZ : Lettre transmise à Elzévir. N'écrit pas de ma compétence.

D. S. : La « Poudre Capillus » recolora à sec et sur-le-champ les cheveux gris. M. F. L. 20, rue Nivola, T. R. du 4-Septembre. Cr. initial.

ABONNÉ CANTANTE : J'ai dit bien des fois qu'il n'y a qu'un bon dépilatoire, ou l'électricité. Le premier d'usage courant : la seconde : opération assez délicate.

Allice G. : Si vous n'avez pas de nous une adresse, vous auriez reçu le renseignement désiré.

Nos laboratoires de vie

Nos chirurgiens belges et français expliquent, à peu près ainsi, les progrès journaliers de leur œuvre de réfection humaine annulant les conséquences des carnages sanglants :

Précédemment, on avait cru que la chirurgie de guerre ne pouvait avoir d'autres secrets, donc d'autres modes de traitement et d'autres panacées, que la chirurgie des accidents du travail. Mais les blessures faites par l'artillerie moderne, par les gaz délétères et les liquides enflammés offrent des variétés infinies, suggérant à la science des recherches inédites et des trouvailles inattendues. Il n'est pas un point de notre système nerveux ou de ses moindres fibres qui n'ait été touché par un projectile, — d'où la rigoureuse précision imposée à la symptomatologie, une collaboration étroite du médecin et du chirurgien et une détermination si précise (par l'électrisation notamment) de l'origine d'une blessure, du point de lésion, du parcours et des effets du mal que les moyens d'y remédier se révèlent pour ainsi dire, simultanément.

En fait, les ambulances et les hôpitaux militaires de 1916, supérieurement installés et outillés, d'ailleurs, sont devenus des champs illimités d'observation et de découvertes de vastes laboratoires de recherches où les traitements les plus nouveaux et les plus osés s'appliquent en combinaison les uns avec les autres, de façon à produire des résultats inespérés, c'est-à-dire l'intégrale ou presque l'intégrale remise à neuf de tel grand blessé et mutilé, qu'il eût paru humain, naguère, d'abandonner à la mort puisqu'on se sentait impuissant à en refaire un être vraiment viable. Grâce aux moyens de repérage nouveaux, un projectile enfoncé dans le bassin peut, désormais, être enlevé avec une certitude absolue. Et que de l'opération résulte une complication sérieuse, on triomphe de celle-ci, grâce à la découverte d'un mode de traitement ultérieur, à défaut duquel on eût renoncé à opérer, autrefois.

A la suite d'une pratique aussi constante que celle à laquelle on est obligé de se livrer en cas de perfectionnements inouïs se réalisant dans l'art de ressusciter le mouvement, la vie, dans les phénomènes de sciatique ou de paralysie faisant suite aux blessures ; le massage acquiert une étendue et une subtilité inédites en prodiges, tandis que la chirurgie innove, à tout instant, des appareils spéciaux s'adaptant à chaque cas pour la guérison des blessures graves, le rétablissement de la circulation du sang, la restitution aux amputés et à leurs moignons, des moyens d'action qu'il eût semblé impossible de jamais imaginer, et rendant cette guerre, — Un fait curieux démontre que les conséquences on attend de ces merveilleux efforts, dans un autre domaine encore que celui des blessés militaires. Les Compagnies d'Assurances contre les accidents du travail sont tellement pénétrées des rapides progrès effectués dans les hôpitaux militaires qu'elles en subventionnent plus d'un ou le dotent d'un coûteux outillage, avec la certitude d'encourager ainsi des découvertes en l'art de « réfectionner », dont elles bénéficieront immensément dans la suite par l'économie des rentes d'invalidité prévues, ou définitive à payer aux ouvriers mourants.

(A suivre) Gérard Harry.

CONSEILS PRATIQUES

Il y a quelques jours un lecteur me demandait mon opinion sur l'homéopathie. Je n'ai d'opinion sur rien, en matière de médecine, car tout traitement, sauf rares exceptions, est une arme à deux tranchants, c'est-à-dire qu'en raison même de son action sur l'organisme, s'il fait beaucoup de bien, il risque en certains cas de faire du mal. Chaque peut et doit essayer des méthodes, des remèdes avec prudence et discernement, car un simple verre d'eau clair sera nuisible à un estomac rebelle aux liquides et au froid.

C'est dit, et dit surtout pour affirmer une fois de plus mon indépendance, mon impartialité, je vais donner satisfaction à un groupe d'abonnés parmi lesquels des hommes, des mères de famille, curieux de connaître mon avis à propos de l'électricité médicale.

Il est assez net, cet avis, en ce sens que l'électricité, agent naturel et d'application externe, ne fera de mal en aucun cas si intelligemment employée par des courants très doux, on écarte les fâcheux procédés d'autrefois, brusques, violents, dont les secousses ébranlaient le malade, et souvent assaillaient ses maux.

Récemment un des plus illustres professeurs de notre temps, le docteur Pozzi, proclamait au Grand-Palais, en présence de nos grands blessés, que « tous ceux dont les membres atrophiés, ankylosés, refusent le service, seront guéris, rendus à l'état normal par l'électricité et le massage. »

Tous les médecins partagent la confiance absolue du maître ? Seul un référendum nous l'apprendrait. Sans y recourir, on peut affirmer que l'immense majorité du corps médical est favorable à l'électricité, parce que celle-ci en régularisant, en rétablissant la circulation du sang, régularise aussi la nutrition de tout l'organisme, supprime toutes les maux ayant pour cause le ralentissement de cette circulation, et en revivifiant les muscles, les nerfs, rend l'élasticité naturelle aux membres qui l'avaient perdue par suite de chocs, blessures ou rhumatismes.

